

*André Gide,  
voyageur, européen,  
ami des Mayrisch*

par

ROMAIN DURLET \*

Excellence, Mesdames, Messieurs,

Vous comprendrez aisément qu'il est impossible de résumer une œuvre comme celle d'André Gide en une demi-heure. Elle présente tellement de facettes, parfois même de contradictions, qu'il faudrait des heures, des jours, des semaines pour apporter toute la lumière dans une œuvre aussi riche et complexe.

Permettez-moi donc dans le cadre du dévoilement de la plaque-souvenir que nous venons d'apposer en mémoire de celui qui avait tellement d'attaches avec le Luxembourg, et qui à Dudelange a commencé son grand roman *Les Faux-Monnayeurs*, de me limiter à quelques considérations que j'appellerai *André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch*.

---

\* Texte de la conférence prononcée au Château Kreizberg à Dudelange le 22 novembre 1994 par notre Ami luxembourgeois, président de l'Association Luxembourgeoise des Journalistes et rédacteur en chef de la revue *Europerspectives* éditée par l'Association d'Information Européenne, à l'occasion du 125<sup>e</sup> anniversaire d'André Gide et de l'inauguration d'une plaque commémorative : *En mémoire des passages du Prix Nobel de Littérature de 1947 au Château des Mayrisch à Dudelange en 1919*. Nous remercions vivement Romain Durlet d'avoir bien voulu nous communiquer ce texte.

*J'ai marché ; j'ai voulu lasser mon désir ;  
Je n'ai pu fatiguer que mon corps.*

André Gide, voyageur acharné à la recherche de l'accomplissement de ses désirs. « Jamais les mots de voyageur infatigable n'auront pris autant de sens que pour Gide », nous dit Gilles Leroy dans sa préface du livre *Voyage au Congo et Retour du Tchad*, tandis que le biographe George Painter a justement souligné que « l'expérience du voyage était, dans le cheminement de Gide, un facteur de libération aussi important que la découverte du plaisir sexuel ».

Il veut tout voir, tout savoir, toucher, palper, chérir, boire à ces sources inconnues qui lui promettent de trouver le bonheur et de satisfaire ses désirs.

*Désir ! Je t'ai traîné sur les routes ; je t'ai désolé dans les champs ; je t'ai soulé dans les grandes villes ; je t'ai soulé sans te désaltérer ; je t'ai baigné dans les nuits pleines de lune ; je t'ai promené partout ; je t'ai bercé sur les vagues ; j'ai voulu t'endormir sur les flots... Désir ! Désir ! que te ferais-je ? que veux-tu donc ? Est-ce que tu ne te lasserai jamais ?*

On ne retrouve Gide que rarement dans sa résidence au Calvados, le Château de Cuverville, où sa femme Madeleine attend son retour parfois pendant des mois. « C'est un vagabond », dira-t-elle, « et c'est sans doute la rançon de ses dons. »

Le voyageur infatigable se rend en Suisse, en Italie, en Turquie, en Belgique, au Luxembourg, au Sénégal, en Afrique du Nord, ou *l'immoraliste* récidive, plongeant dans la volupté coupable sous le soleil brûlant de l'oasis de Biskra. Il se rendra au Congo, où il passera de longs mois, accompagné par Marc Allégret, son jeune compagnon qui partage ses intimités, et par une centaine de porteurs. Et oui : quand Gide part en voyage, il emmène non seulement les *nourritures terrestres*, mais aussi les *nourritures spirituelles*, c'est-à-dire une partie de sa bibliothèque. Il fera un long voyage au Tchad et publiera, dès son retour des expéditions au Congo et au Tchad, des appels pressants pour amener les autorités à améliorer le sort d'une population exploitée et opprimée sous la domination coloniale, ce qui fera tirer à Jean-Paul Sartre une parallèle entre l'engagement personnel de Gide et Voltaire dans le procès Calas, ou Zola dans l'affaire Dreyfus.

Emballé par les débuts du communisme en Union Soviétique, il se rendra à Moscou où, à côté de Staline, du mur du Kremlin, il prononcera l'éloge funèbre de Maxime Gorki. Enfin, il fera une expédition vers Louqsor et nous laissera ses *Carnets d'Égypte*.

Gide est l'homme qui ne sait vivre longtemps à un seul et même endroit. C'est le voyageur éternel, l'Ulysse errant sur les mers à la recherche de soi-même, de l'accomplissement de ses désirs, à la chasse au bonheur suprême.

Gilles Leroy nous dit qu'avant de débarquer à Brazzaville, on posa la question à Gide : « Qu'allez-vous chercher là-bas ? » Il répondit : « J'attends d'être là-bas pour le savoir. »

À chaque retour, il fait son analyse, s'engage avec une ferveur juvénile, parfois même une naïveté puérile, voir pubertaire, pour la bonne cause, ou celle qu'il croit être la bonne. Il a le courage de ses idées et il est prêt aussi à avouer qu'il s'est trompé quand, plus tard, à tête reposée, et ayant passé en revue d'autres éléments, son enthousiasme fait place à la déception. Voir *Retour de l'URSS* et *Retouches à mon Retour de l'URSS*.

Par sa franchise, base de toute son œuvre, il fait bouger les choses. Respectant sa maxime « Mon récit n'a raison que d'être véridique », il dépeint son Ego sans se ménager — ni les autres d'ailleurs — et se présente dans une rayonnante nudité ! C'est ainsi que pour les uns, Gide est le directeur de conscience dans le monde de la littérature francophone du début de ce siècle, tandis que pour les autres, il symbolise l'homme libératin, le séducteur impie et mécréant de la jeunesse. C'est *L'Immoraliste*, c'est *Corydon*. C'est l'intellectuel qui rend présentable — les Allemands diraient *salonfähig* — la pédérastie. Quelle horreur aux yeux de ces précieuses ridicules qui s'enfeurent dans les salons bourgeois de Paris et de province...

*Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort, écrit-il en guise de préface à son Corydon. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir autre chose à quoi je tiens ; ou mieux : je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés. Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits, qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écrivant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le publier. Cette estime, je souhaite de ne pas la perdre ; mais certainement, je préfère la perdre que la devoir à un mensonge, ou à quelque malentendu. Je n'ai jamais cherché de plaire au public ; mais je tiens excessivement à l'opinion de quelques-uns ; c'est affaire de sentiment et rien ne peut contre cela.*

Parmi ces rares esprits qu'il respecte, et qui font partie du cercle restreint de ses amis intimes, se trouve Mme Émile Mayrisch, née Aline de Saint-Hubert, que les proches appellent *Loup*. Elle partage non seule-

ment avec Gide le goût du voyage, mais aussi l'intérêt pour les arts, pour la littérature, pour un esprit plus libre et plus humaniste, et surtout pour les belles choses que nous réserve la vie.

Mayrisch, baron de l'acier, qui cumule bon nombre de fonctions et de postes nationaux et internationaux, est entre autres le président de la Direction de l'Arbed, président de la Communauté internationale de l'acier, ainsi que président du Comité d'études franco-allemand. Il montre son engagement social en assumant la responsabilité de vice-président de la Croix-Rouge luxembourgeoise. Tandis que Mayrisch s'occupe de choses très terre-à-terre, sa femme Aline forme autour d'elle un véritable cercle culturel international qui réunit les plus grands esprits du début de ce siècle, tels Théo van Rysselberghe, Jean Schlumberger, Paul Claudel, etc.

C'est à la suite d'un article que Mme Mayrisch a publié sur *L'Immoraliste* que Mme van Rysselberghe, « la petite dame », présente la châtelaine de Saint-Hubert à Gide. Un an plus tard, il retrouve les deux dames à Weimar, où il prononce au Belvédère, à la cour de la Grande-Duchesse Héréditaire, une conférence sur *l'importance du public*.

Gide parle pour la première fois d'Aline de Saint-Hubert dans son *Journal* le 8 mai 1912 : « Je n'ai pas été à Tunis. Rencontré Mme Mayrisch à Marseille. »

La deuxième inscription date du 28 mars 1914. « Est-il bien sage de s'en aller en voyage comme je projette de faire avec Mme Mayrisch et Ghéon, tandis que rien n'est prêt encore, ni de *Corydon*, ni du reste... ? » Ils partent par l'Italie pour la Turquie en avril de la même année et ne reviennent que fin mai.

Mme Mayrisch, fortement emballée par le talent et le personnage de l'écrivain, participe de suite activement à ses travaux, proposant des corrections à la traduction en allemand de Bassermann des *Caves du Vatican*.

Quand Mme Mayrisch se refuse encore à croire au déclenchement d'une guerre, Gide s'attriste « sur la lente décomposition de la France, sur ses vertus inemployées ou dilapidées »...

En 1916, Aline de Saint-Hubert écrit ces merveilleuses phrases à André Gide : *Ce mot est surtout pour vous dire combien profondément je sens avec vous le bonheur de voir renaître la France. Vous ne m'avez jamais parlé de ces choses qu'à contre-cœur, mais j'étais extrêmement consciente de votre angoisse et du terrible sentiment d'impuissance qui vous étreignait chaque fois que vous constatiez que, sur quelque nouveau point, le pays se laissait aller. À vrai dire je ne vous ai jamais senti absolument dérouter et sans remède qu'à ces minutes-là. Le cercle de votre*

*bonheur à présent refermé au seul endroit par où toute joie aurait pu fuir, cher ami, combien vous devez être heureux ! Je crois que je n'exagère pas l'importance de ceci, n'est-ce pas ? et j'ose me flatter de l'avoir compris aussi bien que personne... Vous savez combien j'étais avec vous dans l'intolérable angoisse d'il y a deux ans ; sachez tout entière la part que je prends à l'espoir infini d'aujourd'hui.*

C'est à la fin de la guerre que Gide publie des *Feuilles*. Quelques-uns de ces passages nous renseignent sur les idées qu'il se fait sur l'évolution des relations entre l'Allemagne et la France dans le cadre de la situation telle qu'elle se présentait alors en Europe. Écoutons-le :

*Les partis nationalistes, de l'un et de l'autre côté des frontières, exagèrent à l'envi les différences de tempérament et d'esprit qui, selon eux, rendraient impossible toute entente entre Français et Allemands. Des différences, il est certain qu'il en existe ; on les connaît de reste, quelques-uns les ont magistralement exposées et je n'ai pas à en parler ici. Je crois pourtant qu'elles sont moins foncières et natives que jalousement exaltées par l'éducation familiale, par l'instruction des écoles, puis par la presse. J'ai vu, durant la guerre, les gens de nos campagnes s'entendre fort bien avec les prisonniers allemands employés pour l'agriculture. D'autre part, il est rare qu'un Français, voyageant en Allemagne, ne soit surpris et séduit par l'aménité des gens à son égard, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent. Sur le terrain de la culture, aussi bien dans les sciences que dans les lettres et arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente, que préjudice dans un conflit.*

*Je ne puis, hélas ! oublier que le problème présent ne concerne pas simplement les relations directes entre individus. Un écrivain n'a certes pas compétence pour fixer les conditions précises d'un accord politique entre États, mais il a le droit et le devoir d'affirmer combien cette entente lui paraît souhaitable ; disons plus : indispensable dans la situation actuelle de l'Europe.*

*Il n'est pas aujourd'hui de plus funeste erreur, pour les peuples et pour les individus, que de croire que l'on puisse se passer les uns des autres. Tout ce qui oppose les intérêts de la France et de l'Allemagne est néfaste à la fois pour les deux pays ; bienfaisant, tout ce qui tend à rendre ces intérêts solidaires.*

*C'est promptement la dispute entre le colossal et l'individuel, on l'a dit. Tout ce qui est français tend à s'individualiser ; tout ce qui est allemand à dominer ou à se soumettre.*

*Et alors, Gide fait des réflexions concernant les devoirs envers l'État : À dire vrai, les devoirs envers l'État sont ceux que j'ai mis le plus de*

*temps et eu le plus de mal à apprendre. Je suis resté longtemps à leur égard dans cette confiance naïve de l'enfant qui s'imagine que son chocolat du matin arrive tout chaud, quotidiennement sur sa table, en vertu de quelque nécessité cosmique. Il est bon, pour l'éducation de l'enfant, que, par quelque perturbation familiale, son chocolat, de temps à autre, soit renversé. La peur de ne plus avoir de chocolat est salutaire.*

*La France a pourtant eu de grands navigateurs. Les Bougainville, les La Pérouse ne lui font pas défaut. Mais il semble que nos écoliers les ignorent et la vertu des aventuriers n'avait pas trouvé jusqu'à ces temps derniers, dans notre littérature, grand écho.*

Et voilà que Gide, le voyageur, qui pendant bien des années fréquente la femme du grand industriel luxembourgeois, se décide à rendre enfin visite à la famille Mayrisch qui habite leur château à Kräizbiërg à Dudelange. Il arrive le 16 avril 1919 et reste pour une quinzaine de jours. Maria van Rysselberghe, « la petite dame », témoigne de ce premier passage que Gide appelait lui-même « le grand meeting ». Elle est séduite par le personnage de l'écrivain, parle de l'exaltation et de l'effervescence que Gide provoque dans les esprits et dans les cœurs ; du rayonnement de son génie, sensible dans le domaine de la vie ; de cette faculté qu'il a d'incliner les êtres vers leurs plus belles possibilités ; du respect du moindre facteur authentique. « Il est, dit-elle, comme un foyer où tout devient. Il est tout un monde, dont je voudrais ne rien laisser perdre. »

Quelle exaltation ! Quelle vénération ! À frôler le blasphème !

André Gide traverse une période difficile. C'est son éternel problème de mésentente avec sa femme Madeleine — elle vient de brûler ses lettres, ce qui le met en état de choc, — qui, loin de lui, habite le château de Cuverville. Il se sent incompris, ne sachant comment pénétrer la solitude d'Alissa derrière cette *porte étroite*. Enfant gâté, il ne saura réaliser qu'après la mort de Madeleine à quel point il infligea des blessures mortelles à cette femme qui supportait sans dire mot les caprices d'un mari qui n'essayait même pas à les cacher, mais qui, bien au contraire, les affichait au grand jour. Et qui s'en félicitait !

Aussi avouera-t-il après le trépas de Madeleine dans *Et nunc manet in te* : *Lorsque, aujourd'hui, je me penche sur notre passé commun, les souffrances qu'elle endura me paraissent l'emporter de beaucoup ; certaines, même, si cruelles que je ne parviens plus à comprendre comment, l'aimant autant que je l'aimais, je n'ai pas su l'abriter davantage. Mais c'est aussi qu'il se mêlait à mon amour tant d'inconscience et d'aveuglement...*

Il repart donc le 30 avril pour Cuverville. Avant de quitter le château des Mayrisch à Dudelange, la « petite dame » lui dit : « Avouez que ce séjour fut réussi ! » Et il répond : « Mais, ma chère, tout ce que je fais réussit... »

Oui, le voyage a dû être une réussite, car le 26 juillet de la même année 1919, à peine trois mois plus tard, le revoilà parti pour Dudelange. En arrivant chez les Mayrisch, il n'a pas l'air très gai. Est-ce la fatigue ? Sont-ce ses problèmes personnels, intimes qui le hantent et qui ne le lâchent pas ? « L'idée de la mort suit ma pensée, comme l'ombre mon corps », écrit-il dans son *Journal* à peine arrivé au Grand-Duché. « Et plus forte est la joie, la lumière, plus l'ombre est noire. »

Mais ici, au Kräizbiërg, il retrouve son calme. Et c'est précisément maintenant qu'il se décide à créer son œuvre la plus remarquable, son seul et unique roman, qu'il terminera seulement six ans plus tard : *Les Faux-Monnayeurs*. Parallèlement à la réalisation de cette œuvre, il rédige le *Journal des Faux-Monnayeurs*, idée peu commune dans l'histoire de la littérature.

Dès son arrivée, il écrit : *Je travaille dans la bibliothèque de Madame Mayrisch ; un des plus exquis laboratoires qui se puissent rêver ; seule la crainte de gêner son propre travail retient encore un peu ma satisfaction studieuse*. Et le 14 août, il écrit à Jacques Copeau : *C'est à Dudelange que je lis votre lettre, renvoyée de Cuverville. Je suis ici depuis bientôt trois semaines, un peu pourri de confort, un peu trop pampered, un peu distrait par l'extérieur — mais tout de même travailleur et poussant à grands efforts ce diable de livre dont je vous lisais les premiers feuillets*.

La « petite dame » nous apprend que Gide, lors de ce passage dans la Forge du Sud, est en effet absorbé par son travail. Il passe deux heures par jour au piano, se montre infiniment patient quand il se perfectionne dans ses études. Elle livre des détails pittoresques : « Dès les premiers jours, il a découvert dans le bois qui est proche, près d'une carrière abandonnée, un endroit où se réunissent, l'après-midi, les jeunes garçons qui gardent des chèvres ; ils jouent aux peaux-rouges, ou aux cartes, dans une hutte (que nous appellerons le « Club », nom qui s'étendra ensuite à l'ensemble de cette réunion). Il en revient tout attendri, ébloui. "Ce n'est pas seulement mon instinct qui m'y retient, dit-il, mais le charme de la jeunesse, la poésie du lieu, un côté vraiment virgilien. »

Il amène Schnouky, fille des Mayrisch, et prend plaisir à écouter les enfants parler en patois. Les nuages noirs qui l'habitaient semblent se dissiper. « C'est inouï la difficulté que j'ai à ne pas être heureux », dira-

t-il.

Il invite quarante gosses du Club au cinéma à Dudelange, et quelques jours plus tard Mme van Rysselberghe écrit dans son cahier : « Il a eu au Club la petite aventure qu'il cherchait ; le lendemain il n'est pas bien certain de reconnaître le gosse... »

Il fait des excursions à Trèves, se propose une partie de pêche sur la Moselle, et visite avec les Mayrisch le chantier de Colpach, où ils se font construire leur nouveau château. C'est là que désormais Gide logera quand il viendra au Luxembourg. Il quitte Dudelange le 18 septembre, après y avoir passé presque deux mois !

Mais il reviendra encore souvent chez les Mayrisch.

Gide, qui — nous l'avons vu — s'interroge sur l'avenir de l'Europe, s'intéresse au rétablissement d'une paix durable. Pour que cette paix soit réalisable, il faut une bonne entente entre la France et l'Allemagne. Si les deux États ennemis comprennent cette nécessité, le bien-être des peuples de l'Europe entière est garanti. Mais comment réaliser ce rapprochement ? Gide recourt à un homme probe, un homme de valeur. Il le fait inviter en septembre 1920 au château de Colpach : l'expert du gouvernement allemand pour les questions de réparations, Walther Rathenau. En 1922, Rathenau sera ministre des Affaires étrangères et, victime d'une cabale nazie, se fait tuer la même année.

Malheureusement victime de ses préjugés, Gide se montrera un peu déçu de cette rencontre : *Je sors de cette entrevue tout déprimé ; dire que c'est sans doute avec lui qu'en Allemagne on pourrait le mieux s'accrocher ! Eh bien ! on ne s'accroche pas du tout. Au fond, c'est l'ennemi ; il y a une impossibilité intérieure. Certes, dans ses livres, il a mis quelques idées et celles qui me sont le plus chères, mais entre le mystique et l'automate, l'organisateur, je ne sens pas l'homme, cela justement qui serait intéressant. Ces deux éléments sont sans lien. Au fond, je suis déçu. Je le croyais plus extraordinaire. Je ne puis le suivre dans ce mysticisme éperdu, sorte de vague tolstoïsme. Maeterlinck ne parle pas autrement.*

Et pourtant, n'est-ce pas du choc entre les idées que naît un nouvel avenir, un avenir meilleur ?

Le *Journal* de Gide mentionne encore bien des voyages que l'écrivain a effectués au Luxembourg et des rencontres avec Mme Mayrisch. Ainsi, lors de son passage du 29 août 1922, quelques jours seulement après la révélation d'Élisabeth van Rysselberghe, fille de la « petite dame », qu'elle attend un enfant de Gide, on discute au château de Colpach du



problème : Comment éviter le scandale. Solution avancée : On ne révélera pas le nom du père de l'enfant ; Gide sera le parrain, Mme Mayrisch la marraine...

Qui aurait pu prévoir à la fin de la Grande Guerre que des initiatives comme celle de Gide, et bien d'autres seraient vaines, et qu'une guerre encore plus meurtrière, encore plus atroce allait s'annoncer à l'aurore des années 40... ?

Qui aurait pu prévoir que celui qui tant de fois venait au Luxembourg chez les Mayrisch se verrait décerner le prix Nobel de la Littérature comme couronnement de son œuvre à l'âge de la vieillesse en 1947... ?

Qui aurait enfin pu prévoir que ce petit pays, ce Grand-Duché qui même aujourd'hui compte à peine 400 000 habitants serait à la fin de ce siècle le cœur d'une Europe unie telle que la souhaitait la génération d'André Gide ? Et que ce pays serait l'épicentre d'où jaillit cette grande Union à la base de laquelle était un homme — Robert Schuman — qui naquit à Luxembourg et qui, en tant que ministre des Affaires étrangères de la France, posa la première pierre de cet édifice qui n'est toujours pas achevé puisqu'il grandit avec le temps, avec les générations, avec les années qui se suivent ?

Et même si ce n'est qu'un exemple parmi des milliers, c'est dans ce pays, qui est le nôtre, qu'un jour un écrivain, comme André Gide, et un homme politique, comme Walther Rathenau, se sont rencontrés pour discuter de la paix à un moment de l'histoire où beaucoup ne pensaient du côté allemand qu'à la revanche, et du côté français à la victoire.

« J'attache à notre rencontre la plus haute importance et la crois aussi significative que tous les arrangements politiques entre nos deux pays », avait dit Rathenau à Gide quand ils se promenaient dans le parc du château de Colpach.

Tout soupçon d'une approche mutuelle est importante, toute discussion est fructueuse. Et s'il est vrai que les grands esprits se rencontrent, puissent-ils le faire aussi à l'avenir, afin de nous préserver de différends sérieux qui démoliraient cet édifice qu'est l'Europe d'aujourd'hui.